

LA TRADUCTION ANGLAISE DE
GOUVERNEURS DE LA ROSÉE
DE JACQUES ROUMAIN
PAR LANGSTON HUGHES ET MERCER COOK :
REMARQUES CRITIQUES

1. Introduction

La littérature trouve dans la traduction un moyen efficace de sa diffusion. C'est dans cette perspective que nous, les antillanistes, accueillons la traduction faite par Langston Hughes et Mercer Cook au profit du public anglophone, de *Gouverneurs de la rosée*,¹ chef-d'œuvre de Jacques Roumain. Sous le titre de *Masters of the Dew*,² les deux collaborateurs nous ont donné un document important qui, à cause de sa contribution à la diffusion et à l'épanouissement de la littérature antillaise d'expression française, mérite qu'on s'y arrête pour interroger certains aspects de cette traduction. *Gouverneurs de la rosée* est important non seulement parce qu'il s'agit d'un roman techniquement bien écrit, mais surtout parce qu'il nous présente un monde noir, l'Haïti, un Haïti, dans lequel selon Aimé Césaire, "la Négritude se mit debout pour la première fois". N'est-ce pas Haïti qui est le premier pays dans la diaspora noire à accéder à l'indépendance? C'était déjà en 1804!

La traduction de Hughes et Cook est, somme toute, une bonne traduction. Mais, comme toute œuvre soumise à la critique, leur traduction révèle encore certains défauts qui feront l'objet d'une analyse dans notre article. Notre attention se concentrera sur les défauts qui permettront de démontrer que leur traduction eût été meilleure sans des traductions erronées, des inconsistances, des omissions injustifiées et l'emploi abusif des italiques.

¹ Toutes les références à *Gouverneurs de la rosée* dans sa version française renvoient à l'édition des Éditeurs Français Réunis, Paris, 1977, 219 pp.

² Toutes les références à *Masters of the Dew* renvoient à l'édition Collier Books, New York, 1971, 192 pp.

2. Traductions erronées

Certaines traductions dans la langue d'arrivée (LA) déçoivent par leur manière erronée de rendre la langue de départ (LD). Ce sont des traductions qui relèvent de l'inattention, trahissant ainsi une certaine confusion entre les expressions françaises et leurs faux amis anglais. Prenons un premier exemple :

“Général Manuel, salut ho, salut ho” (p. 148).

Cette phrase est rendue en anglais par

“General Manuel, salute ho! salute ho!! (p. 130).

Cette traduction est inexacte en ce sens que ce n'est pas Manuel qui *salue* le peuple. Au contraire. C'est le peuple qui salue Manuel, son héros. Accepter la traduction de Hughes et Cook donnerait l'impression que Manuel a reçu l'ordre de quelqu'un de *saluer*. Les deux collaborateurs sont tombés dans le piège des faux amis dans le cas de '*salute*' verbe transitif anglais qui veut dire '*saluer*', '*faire un salut*', faire le '*salut militaire*' et d'autre part '*salut*' qui est un substantif et qui ne peut pas signifier l'impératif '*salute*' en anglais. Nous proposons donc les traductions suivantes comme les meilleures options possibles :

(i) “General Manuel, Greetings ho, Greetings ho”;

ou bien :

(ii) “General Manuel, we greet you ho, we greet you ho”;

ou bien :

(iii) “General Manuel, salutations ho, salutations ho”;

ou bien encore :

(iv) “General Manuel, we salute you, we salute you”.

Un deuxième exemple figure à la page 100 de LA. Il s'agit de la traduction de cette phrase de LD :

“Combien de fois, je me suis dit : je n'ai plus beaucoup à vivre, est-ce que je mourrai sans voir les petits de mon petit?” (P. 111).

Les traducteurs ont traduit cette phrases ainsi :

“How many times have I said to myself, I haven’t long to live. Will I die without seeing my son’s sons?” (P. 100)

La traduction de la deuxième partie de la phrase française en anglais nous paraît peu satisfaisante. Dans le contexte de LD, *“les petits”* ne veut pas dire simplement *“les fils”*, c’est-à-dire les enfants mâles. Mais *“les petits”* concerne à la fois les filles et les garçons qu’aurait Manuel. La traduction de Hughes et Cook restreint le sens car la vieille Délira s’intéresse, bien entendu, à n’importe quel descendant que son Manuel lui donnera, que ce soit un garçon ou une fille! C’est pour cela que nous proposons comme traduction :

“... my son’s children”, pour “les petits de mon petit”.

Un autre exemple figure à la page 100 de LA où la phrase :

“Et comment elle est cette fille...?”

est rendue par

“What’s she like that girl?”

Manuel et sa mère parlent de sa petite amie et sa mère, curieuse, voudrait connaître davantage sa future belle fille. D’après nous, rendre selon le contexte *“cette fille”* par *“that girl”*, ne traduit pas exactement la situation comme le veut Jacques Roumain. Une meilleure traduction aurait été : *“this girl”*, ce qui donnerait.

“How is she this girl?”

Cette traduction mettrait en évidence l’accent mis sur une fille particulière, la fille dont il est question dans leur conversation.

Ensuite, citons un exemple de traduction inexacte que nous trouvons à la page 85 de LA. Il s’agit de la phrase :

“Elle fit une révérence devant lui” (p. 93).

Cette phrase est traduite ainsi :

“She bowed to him” (p. 85).

Culturellement et selon l’usage, ce sont les hommes qui s’inclinent de la tête (to bow) alors que les femmes font des genuflexions, en guise de révérence. Donc, *“she bowed to him”* comme traduction de *“fit une révérence devant lui”* nous semble une traduction erronée. Comme meilleure traduction, voici notre proposition :

“She genuflected before him”.

3. Les incosistances

Certaines traductions dans le texte anglais de Hughes et Cook montrent que parfois les traducteurs n’ont pas bien résolu le problème que posent des mots ou des expressions qui reviennent assez fréquemment dans LD. Ainsi, on trouve dans LA des traductions différentes des mêmes expressions sans qu’on puisse justifier les variations. Prenons par exemple la traduction de cette exclamation de Délira qui revient à plusieurs reprises :

“Jésus-Maria la Sainte Vierge” (LD, p. 13).

Celle-ci est d’abord traduite par :

“Jesus! Mary, Mother of God” (LA, p. 23).

Puis, plus loin, la même exclamation est rendue par nos traducteurs par :

“Jesus-Mary-Holy Virgin” (LA, p. 38).

La traduction (ou parfois la non-traduction) du mot *clarin* dans la langue d’arrivée mérite d’être mentionnée. Dans deux occasions au cours de leur traduction, Hughes et Cook ont dû traduire *clarin* par *white rum* (LA, p. 47 et p. 49). À part ces deux occasions, on reconnaît sept autres occurrences du mot *clarin* dans LD qui n’ont pas fait l’objet d’une traduction. Pourtant, nos traducteurs ont bien expliqué dans le glossaire qu’ils ont fourni aux lecteurs à la fin de leur texte, que *clarin* veut dire *“A raw white rum”* (p. 191).

Parfois aussi ces inconsistances se situent au niveau des noms. Il y a chez les traducteurs une certaine hésitation quand il s’agit de traduire les noms français par leur équivalent anglais là où ces équivalents existent. À titre d’exemple, notons qu’ils traduisent le nom *Loctame* par *Loctoma*, mais qu’ils ne se donnent point la peine de traduire *Antoine* par son équivalent anglais, *Anthony*.

Il ne faut pas oublier la traduction du mot *huelga* qui figure à la page 38 de LA par *‘strike’*, alors que le même mot figurant à la page 90, n’a pas été traduit.

4. Les omissions injustifiées

Un procédé de la traduction qui revient très utilement au cours d'une activité traduisante est celle de l'omission, que ce soit sous forme d'ellipse ou par économie. Le traducteur se trouve de temps en temps obligé d'avoir recours à ce procédé pour mieux accomplir sa tâche. Ce sont là les omissions justifiées.

Or, dans la traduction de Hughes et Cook, nous avons constaté quelques omissions que nous ne pouvons pas justifier comme étant nécessaires ou indispensables. Ces omissions, quoique peu nombreuses dans LA mais qui nous paraissent être la conséquence d'inattention de la part de nos traducteurs, méritent néanmoins qu'on s'y arrête. Nous en avons relevé trois exemples que nous citons ci-dessous :

Le premier cas figure à la page 34 où les traducteurs ont sauté cette phrase :

“Du regard, l'homme donna encore une fois le bonjour à ce paysage retrouvé”.

Il s'agit ici d'une phrase qui a une grande signification dans le contexte de l'histoire du roman. Manuel vient de regagner son pays natal après une longue absence. L'auteur essaie donc ici de nous présenter cette réunion symbolique entre le héros et son pays. Il s'agit d'établir cet amour unique qui relie Manuel qui revient sauver son pays de la sécheresse qui l'opprime et la présence physique de sa terre.

Comme traduction nous proposons :

“Once more, the man greeted this rediscovered landscape with a look”.

Il existe encore une autre omission moins importante puisque plus courte que celle que nous venons de citer. Il s'agit de la petite phrase qui se trouve à la page 143 de LD :

“Sans la concorde la vie n'a pas de goût”.

Cette phrase qui normalement pourrait passer sans attirer l'attention du lecteur, finit par prendre de l'importance dans la mesure où elle renferme une des véritables affirmations qui renforcent tous les efforts de Manuel, le héros, visant l'accomplissement de sa tâche d'unification et de réconciliation de son peuple. À elle seule donc, cette phrase, peut ne pas avoir de conséquence, mais considérée dans son contexte, nous apprécions davantage son

importance. C'est pour cela que nous ne pourrions justifier son omission. Voici la traduction que nous proposons :

“Where harmony does not exists, life is tasteless”.

Si l'omission d'une phrase dans une traduction n'est pas bien grave, omettre tout un passage est, par contre, assez important. Dans LA, les traducteurs ont sauté deux paragraphes, le premier figurant à la page 30 :

“Si l'on est d'un pays, si l'on y est né comme qui dirait : natif-natal, eh bien, on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de sa terre, les os de ses pierres, le sang de ses rivières, son ciel, sa saveur, ses hommes et ses femmes : c'est une présence, dans le cœur, ineffaçable, comme une fille qu'on aime : on connaît la source de son regard, le fruit de sa bouche, les collines de ses seins, ses mains qui se défendent et se rendent, ses genoux sans mystères, sa force et sa faiblesse, sa voix et son silence” (p. 30).

Il est difficile de justifier cette omission. Non seulement le passage intervient assez tôt dans LD, c'est un passage important qui explique davantage l'amour et l'affinité qui lient le héros à sa terre natale. Il est évident qu'il ne s'agit que d'un oubli occasionné par l'inattention. Ceci dit, voici notre proposition pour sa traduction :

“If one is from a country, if one was born there in a manner that one would say one was native-indigence, well, one carries the country in one's eyes, skin, hands, in the hairs of its trees, the flesh of its soil, the bones of its stones, the blood of its rivers, its sky, its savour, its men and women; it is an indelible presence in the heart which can be likened to loving a girl: one knows the origin of ther look, the fruit of her mouth, the contours of her breasts, her arms sometimes defensive, at times yielding, her knees without mystery, her strength and her weakness, her voice and her silence.”

5. L'emploi abusif des italiques

La traduction de Hughes et Cook est caractérisée par un emploi exagéré voire abusif des italiques. Il y a peine une page dans le LA qui ne contienne pas des mots en italiques. Tandis que nous pouvons justifier certains emplois des italiques, par exemple, lorsque les traducteurs n'arrivent pas à trouver des équivalents. Ceci peut arriver à cause des différences au niveau culturel ou tout simplement lorsque les traducteurs veulent conserver la couleur locale.

Grâce donc au procédé de l'emprunt ils ont pu, avec raison, conserver certains mots employés par Jacques Roumain dans LD. Ainsi nous avons en italiques les mots locaux tirés du vocabulaire créole ou des mots étrangers empruntés aux autres langues, notamment le latin et l'espagnol. En voici quelques exemples :

'Coubite', 'Zafra', 'carajo', 'huelga', 'mea culpa', 'Bueno', 'malanga', 'houngan', 'hounsi', 'asogwe', 'tafia', 'vobiscum', 'sacculums', 'dominus', etc.

Mais la plupart du temps, on peut pas justifier l'emploi des italiques chez nos traducteurs. C'est en ces occasions-là que nous pouvons parler d'emploi abusif. Prenez le cas du mot '*oui*' qui figure trop fréquemment dans LD et que Hughes et Cook ont essayé non seulement de traduire mais aussi de faire figurer à chaque instant dans LA. Il est à noter que nos traducteurs ont du mal à traduire '*oui*' par '*yes*' dans le contexte du sens voulu dans LD (ce qui serait d'ordinaire correct). N'ayant su rendre le mot par son équivalent anglais, ils ont préféré le mettre chaque fois en italiques. À notre avis, au lieu d'employer les italiques dans ce cas, il fallait peut-être traduire les '*oui*' qui sont traduisibles et supprimer ceux qui ne se prêtent pas à une traduction convenable. Prenons quelques exemples à titre d'illustration.

Quand le mot '*oui*' se trouve à la fin d'un énoncé affirmatif, l'énonciateur veut mettre l'accent sur l'énoncé, c'est-à-dire renforcer sa conviction. À ce sujet, comme il est évident dans LD, il fallait convenablement le traduire par "*certainly*", "*for sure*", "*surely*". C'est le cas par exemple de cette phrase :

“Ay, mon fi, c’est que c’est la vérité, oui” (p. 55).

qui est traduite par Hughes et Cook par

“Ah my son, it’s the truth, oui” (p. 55).

Comment le lecteur anglais ou anglophone qui n’est pas initié à la langue française pourrait-il déchiffrer le sens d’un mot qui lui est étranger tel que *oui* dans cette phrase? C’est pour cela que nous ne voyons absolument aucune raison de reprendre le mot français en le mettant en italiques dans cette traduction. Comme meilleures traductions donc, nous proposons les options suivantes :

“Ah, my son, it’s the truth surely”.

“Ah my son, it’s the truth certainly”.

“Ah my son it’s certainly the truth”.

“Ah my son, it’s sureley the truth”.

Notre argument est aussi valable pour les phrases suivantes :

(i) – “Tu dis des paroles conséquentes, oui, fit Laurelien” (LD, p. 80)

rendue par

“You’re talking sense, oui, Laurelien” (LA, p. 75).

(ii) – “Ah maman, tu es ruseuse, oui” (LD, p. 112)

traduite par

“Ah mama you are clever, oui’ (LA, p. 101).

(iii) – “Tu es fort, oui, Manuel” (LD, p. 129)

traduite par

“You are smart, oui, Manuel” (LA, p. 114).

Parfois même il serait tout à fait normal de supprimer carrément le ‘oui’ dans la traduction anglaise. Par exemple :

“A la grâce de Dieu, oui, fit-elle” (LD, p. 32)

traduire par

“By the grace of God, all right, she said. ‘Oui’” (LA, p. 36).

Ici, il eût été préférable se supprimer le ‘oui’ dans la traduction. Nous proposons aussi que les ‘oui’ qui figurent successivement dans le texte LA soient supprimés pour rendre le texte

moins lourd. On trouvera ces ‘oui’ aux pages 32, 36, 38, 51, 52, 59, 64, 70, 75, 81, 82, 86, 91, 111, 120, 124, 125, 138 (le second oui), 141, 152, 158.

En outre, certaines occurrences de ‘oui’ dans LA peuvent être traduites tout simplement par l’équivalent anglais ‘yes’. Par exemple :

- (i) – “*Fifteen years I spent in Cuba, fifteen years, every day cutting sugar cane, oui, everyday, from sunrise to dusk-dark*” (LA, p. 37).
- (ii) – “*Can’t you see the vegetables and the ripe fruit?*”
– “*Oui! Oui*” (LA, p. 58).
- (iii) – “*He was your man*”, the old woman said. “*You’ve got to do your duty*”.
– *Annaise lowered her head. “Oui, mama, I’ll do my duty*” (LA, p. 163).

6. Conclusion

Nos remarques critiques se sont basées essentiellement sur les écarts que nous avons rencontrés au cours de notre lecture de la traduction de Hughes et Cook. Quoique nous ayons pu reconnaître les quelques écarts sur lesquels nous avons attiré l’attention du lecteur critique, nous sommes convaincus que ces défauts n’ont pas d’effets négatifs pour ce qui est de la réception critique de leur traduction. Il est vrai que par ‘écarts’, dans le contexte de la théorie de la traduction, on entend que le texte traduit n’arrive pas à produire sur le public visé le même effet que le texte source. Ces écarts, bien entendu, ont parfois abouti à une certaine perte de sens, mais puisque les traducteurs se sont bien montrés soucieux de détails dans d’autres domaines de la traduction dont il n’est pas question ici, l’effort de deux traducteurs mérite d’être loué, car il n’est pas facile de traduire un auteur ‘régionaliste’ comme Jacques Roumain. C’est pour cela qu’il importe de féliciter nos traducteurs d’avoir su surmonter plus d’obstacles dans leur traduction qu’ils ne les ont résolus, apportant ainsi au public anglophone la saveur de ce chef-d’œuvre de la littérature antillaise.

LA TRADUCTION ANGLAISE DE *GOUVERNEURS DE LA ROSÉE*

Source : *Babel*, vol.39, n° 4, 1993, p. 225-231.